

## Chapitre 1

L'ail grésille dans la casserole. Coupé en morceaux, il cuit dans la graisse de canard.

Son odeur sucrée embaume la cuisine et appelle au repas. Je suis dans l'embrasure de la porte en train de siroter mon vin de noix fabrication maison. Je regarde la maîtresse des lieux, Emilie Restiac, remuer avec une spatule de bois l'ail afin d'éviter qu'il n'accroche et saupoudrer le tout de farine.

Dès que celui-ci, devenu fondant, a la couleur du roux voulu, Emilie verse un litre d'eau, produisant un grand nuage de vapeur et un envol de senteurs chaudes et savoureuses.

-La, tu vois, maintenant, je sale, poivre, ce qu'il faut, et laisse bouillir dix minutes environ.

Je prends note de la remarque. J'ai décidé d'écrire un livre sur les recettes de cuisine des grands-mères périgourdines. Cette résolution prise, depuis quelques mois, je collecte celles-ci consciencieusement pour mon ouvrage. Et, par un professionnalisme qui m'honore, par respect du lecteur, je suis fermement décidé à goûter à tous les plats que je présenterai dans mon ouvrage. Raison de ma présence aujourd'hui chez Emilie.

Je me présente; Antonin Berson, journaliste, euh, enfin correspondant local, à l'Hebdo du Périgord Pourpre.

Cela fait cinq ans, en plus de mon cabinet d'écrivain public, que je travaille pour ce journal diffusé dans l'arrondissement de Bergerac. Cette activité journalistique est en quelque sorte une tradition familiale. Ma grand-mère était correspondante locale de Dorliac pour l'Hebdo, le quotidien SUD-OUEST et même l'hebdomadaire catholique régional le Courrier Français, un monopole à elle seule, quasiment VIVENDI-UNIVERSAL en local.

Son travail consistait à faire passer « nos joies », naissances, baptêmes, réussites aux examens, mariages, et « nos peines » les décès du village. Pour

ces derniers, tous étaient annoncés. Pour les premiers, deux cas de figure ; soit la famille concernée faisait partie des « alliés », et dans ce cas elle « passait dans le journal ». Soit, ma grand-mère avait de l'animosité à leur encontre, pour diverses raisons sans jamais le reconnaître d'ailleurs. Les coupables devaient alors « lui faire dire », pour que l'heureux événement soit mentionné.

Elle justifiait cette inégalité flagrante de traitement de différentes façons. La principale était que « de toutes façons, ils ne lisent pas le journal alors... ». Une autre était « tu te rends compte, ils ne m'ont même pas invité à la messe », ou, variante, « au vin d'honneur ». L'ultime, « je l'ai su trop tard, cela ne serait pas passé assez tôt dans le journal ».

Après quelques bonnes et loyales années passées au service d'une certaine conception de la pluralité de la presse, ma grand-mère décida d'arrêter d'être correspondante, et concomitamment, les journaux souhaitèrent développer leurs pages locales.

Ses arguments pour justifier sa cessation d'activité furent : « Oh, tu sais, j'en ai assez », ou « ce n'est plus de mon âge » et puis, « ils veulent que j'envoie des photos maintenant ».

Illustrer des articles de photos était manifestement une idée saugrenue pour ma grand-mère. Il faut dire que sa relation avec cet art était très personnelle. Notamment pour sa conception révolutionnaire du cadrage, mais tendance 1793, avec sa propension à couper la tête des sujets photographiés. De plus l'atmosphère très « hamiltonnienne » de ses prises de vues ne semblait pas correspondre aux exigences du photojournalisme.

Tout cela fit que le poste devenu vacant, me fut en quelque sorte, transmis en héritage.

Après des études universitaires à Bordeaux, qui m'avaient vu fréquenter avec assiduité et plus ou moins de bonheur et de réussite, selon les cas, la

faculté de lettres, les bars de la place de la Victoire et les étudiantes bordelaises. J'étais retourné plein d'usage et raison vivre à Dorliac pour le reste de mon âge. Là, j'ai ouvert un cabinet d'écrivain public et couvert pour l'Hebdo les activités du canton de Dorliac.

En tant qu'écrivain public, j'aide mes concitoyens dans leurs démarches administratives, rédige des doléances diverses, de la documentation publicitaire pour les PME, des discours et panégyriques, CV et même des lettres d'amour permettant à ma fibre romantique de s'épancher.

Ma fonction journalistique elle, me fait suivre les différents conseils municipaux, les remises de décoration, cérémonies aux monuments aux morts, inaugurations diverses, rencontres sportives, concours de belote, quines et autres manifestations culturelles associatives. Je participe à moult banquets me permettant de faire la connaissance de nombreuses personnes, notamment de cuisinières émérites. Celles-ci, généralement flattées de l'intérêt, même s'il est uniquement culinaire, que leur porte un jeune célibataire plutôt bien de sa personne je dois l'avouer, acceptent de me faire partager leurs secrets de cuisine.

Pour Emilie, il en va autrement. Je la connais depuis ma naissance. C'est une camarade de classe de ma grand-mère et leurs liens d'amitiés perdurent depuis cette époque. Je l'ai toujours vue, elle fait partie de mon paysage familial. Et pourtant, malgré cela, malgré une connivence certaine et beaucoup d'affection réciproque, je continue à la vouvoyer.

Je l'aime bien Emilie.

Plus de 70 ans, alerte, coquette avec ses cheveux bleu mamie. C'est une belle femme au visage énergique, aux yeux décidés. Elle avait eu plus que son lot de malheurs dans sa vie et les avait surmonté

de son mieux.

La mort de ses parents, de sa sœur aînée avec laquelle elle travaillait l'exploitation agricole, la disparition mystérieuse de sa nièce, tout cela s'était abattu sur elle. Elle avait fléchi, mais toujours réagi.

Aujourd'hui, elle demeure dans sa maison natale aux « deux chênes »,

là où elle a toujours vécu.

Sa retraite agricole dont la modestie frise l'indécence et l'argent des terres qu'elle doit louer ou vendre participent à sa subsistance.

C'est une personnalité aimée à Dorliac, elle participe à tout au village, aux lotos, aux réunions, aux repas.

Elle sillonne le canton pour aller aux assemblées des retraités agricoles au volant de sa Saxo. Celle-ci résiste miraculeusement à son absence d'intérêt pour la chose mécanique et à sa façon de conduire très personnelle, caractérisée entre autres, par ses oublis de passages de vitesses. De plus, sa distraction proverbiale et l'attrait de la discussion avec son passager la fait rouler alternativement d'un côté à l'autre de la route. Le tout sans le moindre accident ou accrochage depuis 45 ans, laissant penser que les anges gardiens existent et connaissent bien leur métier.

-Alors, Antonin, tu veux que je te donne tous mes secrets ? Mais tu sais pour le tourin, c'est très simple, maintenant, je vais mettre un blanc d'œuf dans cette eau, pendant ce temps..., rends toi utile, mélange le jaune avec un peu de vinaigre et donne le moi.

J'obtempère.

-Paaarfait mon drôle ! Je vais le mettre dans le bouillon. Tu as fini ton vin de noix ? Alors à table.

Emilie nous sert la soupe dans des assiettes calottes dont le motif délicieusement désuet, des fleurs rouges, nous ramène 50 ans en arrière.

Elle verse le bouillon sur de larges tranches de pain, d'une miche de campagne un peu rassise.

Le pain se gorge du liquide, se fait fondant et mêle son

goût à celui de l'ail. Le blanc d'œuf forme une masse qu'il faut couper et le mélange jaune et vinaigre donne une note d'astringence qui relève le tout.

La soupe irradie tout le corps. Le vinaigre, j'ai eu la main un peu lourde, picote même le nez.

-C'est vraiment excellent Emilie, je comprends maintenant pourquoi vous avez gagné le concours de la meilleure soupe de grands mères.

Emilie, en souriant laisse glisser le compliment.

-Tu veux écrire un livre ? Ton travail de journaliste à l'Hebdo du Périgord Pourpre ne te suffit plus ? Pourtant, avec ce qui se passe en ce moment, tu as de quoi écrire !

Effectivement, l'actualité est chaude à Dorliac, il y a eu un MEURTRE !

Un meurtre ! À Dorliac ! On n'avait jamais vu cela.

La semaine dernière dans sa grange, Robert Perrot, une soixantaine d'années avait été tué, la nuit, d'un coup de fusil de chasse.

Certes, Robert Perrot n'aurait jamais gagné le prix Nobel de la Paix ou même du bon voisinage s'il existait, mais de là à le tuer...

Plus proche voisin et parent d'Emilie, il était l'héritier d'une importante ferme autrefois prospère située à 150m à vol d'oiseau de chez elle.

C'est une grande bâtisse en contrebas d'une cour en forme de U, flanquée de chaque côté par des dépendances qui lui ôtent toutes vues sur le voisinage. La maison est tenue « sans gloire ». Cela fait peu de temps que le tas de fumier ne trône plus dans la cour. La demeure s'élève, massive, avec au rez-de-chaussée la cuisine et les chambres à l'étage. Le toit à quatre pentes en tuiles plates repose sur une frise à double génoise, symbole à l'époque, avec la grosseur du tas de fumier, de l'opulence des propriétaires. Les volets, fermés depuis toujours, ont oublié la dernière fois où ils ont été peints.

Les abords extérieurs sont à l'avenant. Ils respirent l'abandon, le laisser-aller.

L'herbe gagne peu à peu une cour intérieure qu'aucun massif floral n'éclaire.

Parmi les critères qui avaient présidé à l'éducation de Robert Perrot l'esthétique n'était certes pas le plus prépondérant.

Les dépendances n'abritent plus d'animaux mais l'outillage agricole délaissé et la voiture de Robert Perrot.

Les vaches, gage donné à la modernité, sont reléguées dans une grange stabulation libre du plus pur style opérationnel ; armature acier, murs en parpaings et toit en plaques de fibrociments. Robert Perrot l'avait bâtie quand son exploitation était en pleine activité.

Depuis la retraite, elle n'abrite plus qu'une dizaine d'animaux qui y ont désormais toutes leurs aises. La tempête de 1999 avait arraché des plaques sur le toit que Robert n'avait jamais remplacées. Depuis, l'eau s'infiltré et suinte le long des murs.

Le désintérêt manifeste de Robert pour ce bâtiment, depuis sa retraite, fait qu'il tombe en décrépitude et apparaît de plus en plus comme une verrue dans un hameau constitué de maisons bourgeoises du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle.

Robert entretenait des rapports ambigus avec sa propriété, il fit fructifier les terres et négligea des murs, comme s'il avait du ressentiment vis-à-vis d'eux.

Après la mort de son père et de sa grand-mère, voici des années, il vécut seul. Il employait une femme de ménage Suzanne Descoin, qui s'occupait succinctement du ménage de la maison, de la cuisine et, au dire de beaucoup, d'un certain nombre d'autres besoins naturels.

Cette situation durait depuis de nombreuses années à la satisfaction de Robert, Suzanne et apparemment de son mari puisque celui-ci n'y trouvait rien à redire.

Depuis peu, son frère Raoul, plus jeune, l'avait rejoint. Celui-ci avait quitté le pays, fâché avec sa famille pour s'engager dans l'armée. Il était revenu voici deux ans, alcoolique, irascible et malade du cœur, vivre avec

son frère.

La cohabitation n'était pas sans heurts, les contentieux anciens resurgissaient parfois en s'agrégeant à de nouveaux, à propos de Suzanne par exemple.

Malgré cela, la vie s'égrenait presque tranquillement chez les Perrot, rythmée par les saisons.

Les mois d'hiver, Robert allait tuer le cochon dans beaucoup de maisons du village. Cela lui assurait, outre des kilomètres de boudin, la certitude d'être élu au conseil municipal, les gens ayant peur qu'il arrête son office s'il était battu.

Le reste de l'année, il s'occupait des quelques vaches qu'il élevait sur les terres qu'il gardait en nom propre, ayant dû louer les autres pour toucher sa retraite.

Cette activité lui laissait du temps pour campaner de-ci delà comme on dit chez nous, coucher avec quelques femmes du village et des alentours et essayer de négocier tout ce qui peut être (ou pas) négociable.

Bref, Robert Perrot était plus craint qu'estimé et quelqu'un avait jugé que cette vie, loin d'être exempte de tous reproches devait cesser.

-Ah ! Emilie, attendez vendredi et la sortie de l'Hebdo, je couvre l'affaire, dis-je plutôt pompeusement. Je sais que la gendarmerie dans son enquête a déterminé qu'il avait été tué par un coup de fusil de chasse, d'un modèle assez ancien.

- Dis donc, c'était peut être un cambrioleur qu'il a surpris.

- C'est possible, mais il n'y avait rien à voler dans la dépendance, il n'y avait pas de trace de lutte. Il devait avoir rendez vous avec son agresseur, car il n'avait pas de raison de se trouver dans la grange à cette heure de la nuit. Et Robert n'avait pas son fusil.

-C'était un chasseur, il l'avait toujours avec lui, même en dehors de la période de chasse d'ailleurs. Il voulait toujours être prêt à tirer un coup, ajoute Emilie presque méchamment.

-Hum, Emilie. En plus, pour conforter la thèse que

Robert connaissait son assassin, c'est qu'il n'avait pas amené son chien avec lui pour aller dans la grange. S'il avait pensé qu'il s'agissait d'un rôdeur il aurait lâché Arthemon.

Ce corniaud, mélange incertain de braque et de berger allemand est, comme souvent, à l'image de son maître, coureur, agressif et impressionnant.

Il accompagnait Robert partout sans laisse ni collier et n'obéissait qu'à lui.

Il avait sailli toutes les chiennes du hameau et au-delà. Robert, intérieurement fier des exploits de procréateur de sa bestiole, se refusait à l'enfermer, se créant d'autres inimitiés.

-Tu sais que son chien, vient quasiment tous les jours chier à l'angle de ma cour ! A croire qu'il l'avait dressé exprès. J'ai beau le chasser, il revient toujours, surtout en ce moment où Fifine a ses chaleurs, s'énerve Emilie.

Je regarde mi-compatible, mi-amusé Fifine, teckel obèse aux poils roux en songeant qu'effectivement Arthemon n'est peut-être pas un bon parti pour elle.

Je reprends :

-Arthemon a été retrouvé enfermé dans la cuisine, donc Robert connaissait son agresseur qui lui avait demandé de venir seul

-Et son incapable de frère, il n'a rien entendu ?

Emilie est une personne charmante, mais il arrive qu'elle ait la dent dure vis-à-vis de certaines personnes...

-Il prétend qu'il n'était pas là, il était sur Bordeaux pour affaires.

-Tu parles, des affaires au goût de bidet, blondes en mini jupes sur les quais...

Emilie n'est pas très... politiquement correcte.

-Vous êtes bien renseignée sur certains aspects de la vie bordelaise Emilie, dis-je en la taquinant.

-Antonin ! Me gronde-t-elle, c'est toi qui m'as montré cet aspect de la vie comme tu dis, la dernière fois que

tu m'as amenée à Bordeaux pour mes examens à l'hôpital Pellegrin.

-Ah oui, c'est vrai, mais c'était à but sociologique et pédagogique et parce qu'on m'en avait parlé à moi aussi.

-Bien sûr Antonin, un beau garçon comme toi n'a pas besoin de payer. D'ailleurs quand va-t-on à noce, que je te fasse la jonchée, et tes amis le tourin puisque tu l'apprécies tant ?

-Euh, on peut reparler du meurtre plutôt, c'est plus l'actualité.

-Comme tu veux mais, tu sais, le temps passe et cela nous ferait tellement plaisir à ta grand-mère et à moi de te voir marié.

De cela, je n'en doute pas une seule seconde. Mais me concernant, ce plaisir n'est pas partagé. J'ai une vie de célibataire qui me convient très bien. Je vis seul sans femme, ni enfant, ni chien.

Rien.

Tranquille.

Attention, je suis loin d'être misanthrope, au contraire, j'ai beaucoup d'amis et suis d'un naturel agréable.

D'ailleurs, je ne vis pas tout à fait seul, j'ai recueilli une chatte, Mondette, baptisée ainsi, parce qu'elle fait régulièrement ses besoins sur les exemplaires du Monde qui traînent chez moi et de préférence dans les pages Horizons-débats.

Elle a le choix pourtant, car des journaux en général et des quotidiens en particulier, il y en a pléthore à la maison. Mondette pourrait, par exemple, choisir les pages d'annonces légales de l'Hebdo du Périgord Pourpre et salir les changements de statuts des sociétés ou les avis de cessation d'activité.

Je dois lui reconnaître le tact d'éviter les pages où sont publiés mes articles. J'ai du respect pour la liberté d'opinion, pour la critique mais j'avoue que je serais un peu vexé si elle choisissait mes brillants comptes rendus des réunions du syndicat communal des ordures ménagères. Même si, m'objectera-t-on avec

facilité, le thème traité ne peut que s'y prêter. D'autres titres pourraient susciter ses pulsions.

Elle pourrait s'exprimer dans l'Equipe, de larges pages, des photos de footballeurs, cela pourrait l'inspirer.

Non.

Elle choisit le Monde.

Emet-elle une opinion politique ? Est-ce un défi à mon égard, car moi, j'aime bien lire ces pages et dois me dépêcher de le faire avant elle ? Les deux ? Cette idée d'une conscience politique aiguë en révolte, où d'une crise d'adolescence chez ma chatte, alimente les débats lors des soirées entre copains. Enfin, surtout après la deuxième bouteille de Manzana.

Hormis cela, son caractère indépendant, ses allées et venues à son gré correspondent à mes habitudes et font que notre cohabitation se déroule à merveille. Je la nourris, exclusivement de croquettes de marque. Elle ne supporte pas les autres, sa rébellion à des limites. Elle, de son côté, chasse les souris et ronronne sur mes genoux.

Certes, il arrive que des soirs de spleen, l'hiver, quand mon âme résonne sans écho, quand je m'interroge sur le sens à donner à ma vie, quand le feu de cheminée peine à me réchauffer, quand Mondette n'est pas là et que la vaisselle et le repassage, que ma grand-mère ne veut pas toujours faire, s'amoncellent, il arrive, que je me dise qu'il serait temps que je fonde un foyer. Mais avec qui ?

Patricia, la comptable de l'Hebdo, avec son intelligence, son ouverture d'esprit, son humour, sa blondeur et mensurations ferait une candidate idéale. Puis, je pense à sa tendance à la jalousie depuis que je couche un peu avec elle depuis un an tous les week-ends. Je songe à sa possessivité maintenant que son horloge biologique s'est mise en marche, alors que la mienne retarde. Et je pense à la stagiaire qui vient d'arriver, petite brune appétissante, euh, intelligente, et me dis que finalement, je ne suis peut-être pas encore prêt à rendre une femme heureuse.

-Mais dis-moi, tu m'as l'air bien renseigné sur l'enquête de la gendarmerie

-Ca Emilie, c'est mon métier, me suis-je rengorgé. J'ai de bonnes relations avec les gendarmes depuis l'article que j'ai fait sur leur arbre de Noël et... j'ai, euh, intervièvé la fille du capitaine de la brigade et ai un copain adjudant.

-Bien sûr Antonin, et que t'ont-ils dit d'autre ?

-Oh, pas grand-chose de plus, après, c'est le fruit de mes réflexions.

Un court moment de silence.

-Mais, dites moi, Emilie, Robert Perrot, c'était bien votre neveu ?

Emilie s'assombrit un court instant.

-C'était le fils de ma pauvre sœur, oui. Donc mon neveu si tu veux, mais pour moi il n'a jamais été de ma famille. Tu sais, il y a les liens du sang bien sûr, mais les plus importants sont ceux du cœur, ceux que l'on construit jour après jour à force d'attentions, de sollicitude. Et là, le Robert, dans ce domaine aussi, il a plus détruit qu'il n'a bâti.

La cuisine d'Emilie donne sur la route qui dessert le hameau. Il fait chaud, la porte est ouverte, entendant le bruit d'une voiture, nous tournons la tête et voyons passer la voiture de la gendarmerie.

-Tiens, me dit-elle en retrouvant son sourire, quand on parle du loup...

-Oui, ils doivent aller chez Perrot continuer de fouiller la dépendance ?

Je bois un verre de côte de Bergerac. Je n'ose plus aborder cette parenté avec Robert. Je sens un secret, un non-dit qui pèse sur Emilie.

Elle veut m'en parler, mais semble hésiter.

Comme je suis fin psychologue, je ne veux pas insister.

-Tu ne fais pas chabrol toi ? Tu es trop délicat ?

-Non, mettre du vin dans mon assiette avec le fond de ma soupe n'est pas quelque chose qui me tente.

-Tu as tort, cela aide à faire une transition entre le chaleur de la soupe et le froid du hors d'œuvre.

-C'est sûrement vrai, mais je préfère le vin dans mon verre.

Le Bergerac est d'ailleurs très bon. C'est un Domaine de Coutancie, un vin des coteaux de Prigonrieux.

-Il est agréable votre rouge, il faudra que je fasse un chapitre sur les vins qui accompagnent la cuisine du terroir.

-Oui, c'est un rouge que j'achète chez le viticulteur. Un garçon sympathique, mais bavard..., d'ailleurs, je trouve que ce vin a autant de longueur de bouche que son propriétaire a de gueule c'est dire.

Le vin est fruité, léger et laisse un agréable souvenir au fond du palais.

-Tiens, prends du pâté.

-C'est le votre ?

-Oui, celui de l'an dernier. Maintenant, il commence à être bien fait, tu vas évidemment me demander la recette ?

-Evidemment.

-Donc, quand tu tues le cochon, tu réserves une partie de la chair à saucisse, que tu mélanges avec un jaune d'œuf, de l'ail, tu sales, tu poivres, tu ajoutes le foie du porc et une petite lichette d'eau de vie de prune pour aromatiser. Tu stérilises et tu attends quelques mois avant de déguster. C'est tout simple.

- Euh, c'était Robert qui vous tuait le cochon ?

-Jamais ! Sa réponse presque violente, me surprend. Elle se radoucit.

-Non, c'est Jean Paul, il le fait très bien et m'obéit bien pour la découpe.

Jean Paul Zeller est un autre voisin du hameau. Il élève des porcs et des vaches laitières.

L'excédent de lait des unes sert à la nourriture des autres.

Il vend les porcs prêts à tuer, ou bien les tue chez lui. Comme c'est un homme sympathique et serviable, il accepte de venir chez Emilie tuer le cochon qu'elle élève elle-même.

Tuer le cochon, spectacle encore traditionnel dans notre campagne.

Le porc est le seul animal d'importance que l'on ait le droit de tuer chez soi, dans le cadre d'une consommation familiale.

Cela se passe toujours de la même façon. D'abord, il faut déterminer une date par rapport à la lune. On prend le calendrier des postes et on cherche la lune, la pleine, qui convient. C'est toujours en hiver pour éviter que les mouches ne soient de la partie. Puis, le jour choisi, l'animal est attrapé dans son enclos. Ce qui n'est pas une mince affaire, la bête sentant pourquoi on s'intéresse à elle ce jour là ne se laisse pas faire. Après de nombreux essais infructueux, l'animal est attrapé.

Il est attaché par les pattes de derrière puis amené sur les lieux adéquats.

Il est suspendu avec un palan à une poutre maîtresse de la charpente du garage. L'animal se débat, couine, mais son sort est scellé.

L'assistant de Jean Paul amarre solidement la corde, puis vient tenir les deux pattes avant de la bête afin que Jean Paul puisse lui trancher le cou.

Son geste est précis et le porc meurt dans un dernier soubresaut, se vidant de son sang qu'Emile récupère dans une bassine pour faire son boudin.

Puis la bête est descendue, de l'eau chaude qui servira à l'ébouillanter afin de nettoyer la dépouille.

Une fois propre, elle est de nouveau hissée afin d'être partagée en deux quartiers. Je me souviens que c'était l'occasion d'une première leçon d'anatomie.

« Qui voit un porc, voit son corps », me disait mon grand père André qui faisait uniquement allusion aux similitudes qui existent entre la disposition des organes entre l'animal et l'être humain et non à certains traits de caractère injustement attribués au cochon et fréquents chez l'homme.

Certains ne tuent qu'une moitié de cochon, expression surprenante qui veut simplement dire que l'on s'est contenté de la moitié du porc sacrifié.

J'ai souvent assisté enfant, puis aidé à tuer le cochon .Ce n'est pas le moment le plus agréable de la journée, mais c'est nécessaire. Il faut tuer pour vivre, dure loi de la vie.

Je juge plus prudent de revenir à des considérations plus culinaires.

-Tout cela dans quelles proportions, pour le pâté ?

- Ecoute, je n'ai pas les proportions en tête, je te les donnerai après le repas, d'accord ?

Comment faire autrement ? Le pâté dégage un fumet incomparable. Il est encore dans son pot en verre Familia Wiss. Emilie prend un couteau assez long, fait le tour du pâté pour le décoller du pot et le fait coulisser pour le sortir. Le pâté s'extrait lentement, comme à regret, laissant des traînées de graisse sur le verre, prêt au sacrifice de la tartine qui l'attend.

Je prends la miche, fais le traditionnel signe de croix avec mon couteau avant de l'entamer et coupe de larges tranches.

Je me sers généreusement. J'adore le pâté de foie de porc.

Il s'étale avec bonheur sur ma tranche de pain. La mie fraîche et épaisse de la miche se marie merveilleusement avec la texture semblable à de la terre riche juste labourée, du hors d'œuvre.

-Tu veux des cornichons ?

-Non ! Surtout pas, ni cornichons, ni beurre, le pâté se suffit à lui-même.

Mettre du beurre avec un pâté comme celui là, c'est blasphématoire ! Il faut être Normand ou Breton pour faire cela.

J'ai un copain nantais qui me fait systématiquement cet outrage. Ça me rend fou. Par mesure de rétorsion, je refuse de manger du beurre salé, même avec les huîtres, mais étant conciliant de nature, j'accepte le Muscadet ou le gros plant.

Je me ressers du vin, sans oublier le verre d'Emilie, car le vin, lui, convient bien au pâté.

-Vous croyez que le mari de Suzanne aurait pu en avoir assez de cette situation ?

-Depuis 40 ans que cela dure, il aurait l'échauffement des sangs particulièrement lent le Léon. De plus, c'était un chasseur lui aussi, et Robert le laissait chasser sur ses terres, alors tu sais, que sa femme couche avec Robert, cela lui était bien égal.

-Peut être, mais à force, qui sait, il est des rancunes qui mettent du temps à mûrir.

Emilie me sourit de nouveau, un peu tristement me semble-t-il.

-Les chasseurs, cela peut être une piste intéressante, lui dis-je, depuis que Robert Perrot a enlevé ses terres du syndicat communal de chasse, il ne s'est pas fait que des amis.

- Tu as raison, la chasse cela les rend complètement fous.

Dorliac est une commune particulièrement bien dotée en bois et très giboyeuse.

La période de la chasse est avec celle de la cueillette des cèpes le moment qui cristallise toutes les énergies et toutes les tensions du village.

La chasse constitue le loisir principal d'une grande partie mâle de la population et de quelques femmes également. Cet engouement cynégétique est quasiment héréditaire. Il y a des lignées de chasseurs qui s'élèvent sous le même toit que des lignées d'épagueuls bretons. Certes, ceci se retrouve dans toutes les zones rurales, mais à Dorliac, nous avons en plus une spécificité qui résulte de la culture politique du lieu.

Nous sommes la seule commune à posséder en son sein un quasi courant du Parti Socialiste ; les socialistes chasseurs.

Ceux-ci ne se distinguent pas par des affinités doctrinales particulières. Ils peuvent même, pour certains, avoir des réflexes d'affreux libéraux dès lors qu'il s'agit de leurs propres intérêts.

Non, le vote socialiste à Dorliac, comme le vote de

droite par ailleurs, est plus le fruit d'une tradition familiale, un legs de l'histoire de la commune, que de considérations idéologiques affirmées.

A Dorliac il en a été toujours ainsi, la population se scinde en deux parties ; les chasseurs qui votent socialiste et les non chasseurs qui vont à la messe et votent plutôt à droite.

L'histoire et la disposition du village expliquent les choses. Dorliac s'étend le long d'une ancienne voie romaine. A une partie du village, au point le plus élevé, un château médiéval comme il en existe beaucoup en Périgord. La famille propriétaire a longtemps dominé le village. Maintenant son dernier héritier, Anselme de Latourperdue, seulement riche de son nom, essaie tant bien que mal d'entretenir la demeure.

A l'autre extrémité du village, l'église, superbe ouvrage roman, est une ancienne abbaye de templiers.

Au milieu, la mairie. Celle-ci, au début du vingtième siècle a été conquise de haute lutte par « les rouges », au grand désespoir des propriétaires du château, du curé du village et de leurs affidés.

Dès lors, chasser, acquis révolutionnaire, devint à cette époque un acte quasiment politique, qui tenait du défi vis-à-vis du curé et du châtelain.

En effet, au lieu d'aller à la messe le dimanche matin, la population mâle hostile à la « Réaction », prenait son fusil et s'en allait taquiner chevreuils, sangliers et autres gibiers.

De fait, les habitudes se prirent et la population marqua sa préférence politique par le fait de chasser ou d'aller à l'église. On pouvait même pronostiquer les résultats électoraux en comptabilisant les permis de chasse et les donateurs au denier du culte.

Maintenant, un tel sondage est plus aléatoire. Des néo ruraux qui ne chassent pas plus qu'ils ne vont à la messe, troublent les spéculations, analyses et commentaires des politologues locaux du bistro. Cette population allogène va même jusqu'à voter écologiste, c'est dire...

Aujourd'hui, si les clivages subsistent, ils sont moins teintés d'animosité qu'autrefois.

La coexistence entre les groupes se fait naturellement, ne serait ce que du fait que des non chasseurs de droite sont souvent propriétaires terriens et autorisent des chasseurs de gauche, qui le sont également, à chasser sur leurs terres. Ceux-ci les rétribuent en leur donnant des morceaux de gibier en fin de saison. La grosseur, le choix du morceau, la densité de plomb indiquent dans quelle estime est tenu le propriétaire et alimente les petites querelles entre voisins qui font le sel de la vie campagnarde.

Des sociétés de chasse privées viennent maintenant compliquer la donne. Elles louent les terres des non chasseurs, les réservant à leurs seuls adhérents. Elles interdisent aux chasseurs locaux faisant partie de la société communale de chasse de traquer le gibier sur ces terres.

C'est ainsi qu'un acquis révolutionnaire est rattrapé par le libéralisme...

De tout temps, la politique a tenu une place importante dans la vie dorliacoise. Les camps sont marqués, et chacun sait qui en fait partie. Pourtant, les deux blocs ne sont pas sans fissures.

La droite dorliacoise se compose d'une part, de catholiques traditionalistes qui enfournent leurs nombreux enfants dans leur break Mercedes ou leur 806 pour aller à la messe en latin et votent extrêmement. Et, d'autre part d'une bonne bourgeoisie umpéiste qui se conforme au concile Vatican 2 et alimente la chorale dominicale.

A gauche, cela semble plus uni, mais c'est une simple apparence.

A l'instar du P.S, les chasseurs Dorliacois restent soudés et chassent ensemble lorsqu'ils ont un leader fort.

Ces temps-ci, c'est loin d'être le cas. Le conseil municipal, tendance chasseur, connaît des querelles

intestines. Des subventions mystérieuses sont votées. Des matériaux appartenant à la mairie n'arrivent pas aux chantiers auxquels ils sont destinés. La période est plutôt à la suspicion et Robert Perrot, premier adjoint cristallisait beaucoup de critiques et de défiances.

A la suite d'un conseil particulièrement houleux, où furent abordés ces problèmes et la trésorerie du syndicat de chasse qui présentait un déficit suspect. Robert, trésorier de ce dernier fut quasiment mis en accusation. Par rétorsion, il fit sécession, retira ses terres du syndicat et adhéra à une chasse privée.

Coup dur pour la structure, qui perdait un gros propriétaire foncier et par conséquent un nombre important de colliers de gibier pour la chasse. De plus, ses terres étant réparties sur tout le village, empêchaient la constitution d'un autre territoire de chasse homogène.

Robert Perrot, par sa décision, mit au chômage technique plus de fusils et épagueuls bretons qu'une alerte à la rage et augmenta sa collection d'ennemis.

## **Chapitre 2**

*« Pars, garce ! »*

*Les mots, crachés à sa face, cinglèrent Aurélie. Ils lui firent physiquement mal. Elle sentit un vide se créer à l'intérieur de son corps et un grand froid l'envahir. Cette sensation ne la quitterait plus jamais. Ses jambes flageolèrent, des larmes lui montèrent au visage qu'elle retint à grand-peine, mobilisant toute sa volonté pour cela.*

*Elle aurait voulu parler, argumenter, tout faire pour rester auprès de ses enfants malgré Casimir qui ne lui inspirait désormais que dégoût et répulsion. Mais, les mots refusaient de franchir la barrière de sa bouche.*

*Aurélie resta là, bras ballants, regard éperdu au milieu de la cour de la ferme des Perrot, aux « deux chênes ».*

*Elle était chassée de la maison qu'elle habitait depuis son mariage avec Casimir Perrot en 1939.*

*Tout aurait dû respirer le bonheur et l'allégresse. Ils auraient dû être tout à leur joie. La Dordogne était enfin libérée depuis le 25 août, l'occupant ne faisait*

*plus peser son joug sur le pays, malgré ses derniers soubresauts de rage violente de bête immonde agonisante.*

*La division allemande Brehmer, qui dans sa retraite avait semé la mort et la désolation, avait brusquement bifurqué alors qu'elle se dirigeait vers Dorliac. Elle épargnait ainsi le village, pour mieux en détruire d'autres.*

*Plus tard, dans les cœurs Dorliacois, se mêlerait le soulagement d'avoir échappé à cette colonne infernale et la tristesse de savoir que d'autres villages ont connu le malheur et la désolation.*

*Aux deux chênes, c'était le désespoir dû à la rupture qui menait cette journée.*

*« Surtout, ne t'avise pas de remettre les pieds ici », Casimir Perrot blême, s'interrompit brièvement. Ses yeux n'exprimaient que la haine.*

*« Ne compte pas revoir les enfants, ils sont de moi ceux là. Je les garde et leur expliquerai qui était leur mère ».*

*Les garçons, âgés de 5 et 2 ans assistaient sans comprendre à la scène. Ils étaient avec leur grand-mère paternelle Josépha, qui les retenait contre elle.*

*Papa se fâchait contre maman, maman partait sans eux, sans les embrasser, ni les câliner comme elle en avait l'habitude, comme ils aimaient tant.*

*L'aîné, Robert, petit garçon vif et enjoué s'échappa du giron de sa grand-mère pour galoper vers sa mère.*

*De toutes les forces de ses petites jambes encore potelées, il fit en courant les quelques mètres qui la séparaient d'elle en lui tendant désespérément ses bras. Aurélie s'agenouillait déjà pour le serrer contre elle et le couvrir de baisers. Alors qu'il l'atteignait presque, qu'elle sentait son odeur d'enfant, qu'ils allaient enfin et pour une dernière fois s'étreindre, son père, Casimir, le souleva de terre, le maintint fermement contre lui tandis qu'il se débattait.*

*Robert cria, pleura, tempêta à l'unisson de son frère.*

*« Pars immédiatement », gronda-t-il.  
Un monde, leur monde s'écroulait en un instant sans  
qu'ils en saisissent les raisons.  
Jamais ils n'eurent le droit de parler ou de revoir leur  
mère.  
Leur vie serait façonnée par cette déchirure.*

-Dites moi, Emilie, ce n'était pas un tendre le père Perrot. Il avait de qui tenir Robert.  
Le récit qu'Émilie venait de me faire m'a laissé abasourdi. Une mère, chassée de son domicile, privée de ses enfants..., quelle horreur ! Quelle vie !  
Si j'avais du courage et du talent, j'en ferais un roman.  
Emilie s'est confiée d'un coup, d'une seule traite. Les mots sont sortis comme une eau trop longtemps retenue.  
Je connaissais l'existence d'un lien de parenté entre Emilie et Robert, ils étaient tante et neveu. Je savais qu'il y avait un contentieux entre les deux familles, mais ignorais lequel, et à vrai dire, ne m'étais jamais préoccupé de le découvrir.  
Maintenant, j'en sais un peu plus, et comprends beaucoup.  
La sœur d'Émilie avait été chassée par son mari. Elle avait vécu dans la plus proche maison de ses enfants sans jamais avoir l'autorisation de les voir.